



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 32 | 19.08.2018

Les contrebandiers (2)

Une nouvelle inédite
de Slobodan Despot

Le merveilleux Léon Werth
par Pascal Vandenberghe

Leçons de Gênes
par Eric Werner

Summertime blues à la suisse
par Slobodan Despot

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Pour entamer notre retour vers la rentrée et la réalité des affaires courantes, nous vous proposons en guise de «Poire d'angoisse» un retour sur quelques micro-affaires qui ont fait frémir (et le mot est encore faible) la mer d'huile du paysage médiatique suisse romand de cet été. Si ces infimes turbulences régionales méritent mention, ce n'est pas pour elles-mêmes, mais pour ce qu'elles révèlent du niveau et de la mentalité des rédactions dans ce pays.

Affolés par les concentrations et la crise, crispés par la montée des médias alternatifs, les médias de grand chemin ne cessent de nous persuader combien ils sont nécessaires. En l'occurrence, ils nous montrent à quel point ils sont indispensables. Eux et les divers élus et faiseurs d'opinion qui se distinguent par leur absence d'avis sur les dérives et les dysfonctionnements de leur «démocratie modèle».

Pour le reste, je vous souhaite une belle semaine en compagnie de notre *alien* Tête d'ampoule, du merveilleux Léon Werth et du sagace Eric Werner qui a tiré un enseignement essentiel de la tragédie de Gênes.

SLOBODAN DESPOT

AVIS DE TRAVAUX

En raison de la migration de notre domaine (antipresse.net), il se peut que certaines parties du site soient inaccessibles ces prochains jours. Nous vous prions de nous en excuser!

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les Contrebandiers (2)

UN CONTE DU NOUVEL AGE

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE. SUITE À LA CHUTE D'UN OVNI DANS LE NORD DE LA NORVÈGE, UN PAYSAN LOCAL A RAMENÉ UN DRÔLE DE PATIENT À L'HÔPITAL UNIVERSITAIRE DE LA RÉGION. SURNOMMÉ «TÊTE D'AMPOULE» PAR LES INFIRMIÈRES, LE FRÊLE INCONNU AUX ALLURES D'ADOLESCENT A FINI PAR SE CONFESSER À TROIS ENQUÊTEURS NORVÉGIENS, PENDANT QUE LES RÉSEAUX SOCIAUX S'ÉCHAUFFENT SUR LE MYSTÉRIEUX «ALIEN DE TROMSØ».

Ils avaient à peine repris leur entretien que le directeur de l'hôpital entra sans frapper dans l'aquarium des urgences. Le professeur Olesen avait les cheveux si blancs et la peau si pâle qu'on le prenait facilement pour un albinos. La rougeur de ses joues et de son front en était d'autant plus inquiétante.

Il attendit tout de même un signe de tête de la souris grise pour parler:

«Nous avons le bus de la télévision nationale devant l'entrée et l'on a repéré plusieurs journalistes locaux dans les couloirs. J'ai fait bloquer les urgences, mais vous imaginez bien que...

— Nous l'imaginons très bien et nous y avons déjà pensé. Vous allez démentir ces rumeurs et annoncer qu'il s'agissait bien d'un adolescent affecté d'une maladie rare (vous trouverez bien laquelle), qu'il a été placé dans un caisson d'isolation (ou en contention, ou dans un sas hypobarique, bref...) et que ces atteintes à la vie privée et à la sérénité d'un hôpital universitaire uniquement fondées sur des hallucinations colportées par les réseaux sociaux sont puérides et intolérables.

— Et vous croyez qu'ils vont s'en contenter?

— Il faudra bien. Dès la fin de notre entretien, un hélicoptère viendra évacuer notre ami... (Elle se tourna vers le patient.) Au fait, comment vous appellerons-nous?

— *Pærehodet*, ça me va très bien, fit Tête d'ampoule avec une sorte de ricanement.

— Bon: notre ami Pær.»

Jannie Blankenborg s'était déjà retournée vers l'intéressé, signifiant la fin de l'intermède. Les deux policiers se regardèrent, tout de même

surpris par la rudesse expéditive de la Sécurité nationale. Le professeur Olesen passait pour une sommité médicale en Scandinavie.

«J’imagine bien que c’est un peu absurde, mais dans la mesure où nous vous considérons jusqu’à preuve du contraire comme un interlocuteur humain, la procédure ordinaire s’applique. Veuillez décliner vos nom, sexe, âge et origine.

— Mon identifiant tient en une séquence binaire qu’il serait fastidieux de vous dicter ici. En revanche, si vous avez de quoi lire un code QR...»

Au même moment, une sorte de grille à pixels apparut sur son immense front. Le jeune Kirkholt saisit aussitôt son smartphone pour scanner le pictogramme, mais Blankenborg l’arrêta d’un petit geste agacé.

«A quoi bon? Dans votre langue, Pær, cela correspond à un numéro ou à un nom?

— Drôle de question. Nos identifiants sont purement numériques. Le concept de «nom propre» a disparu chez nous depuis la fin de l’histoire.

— Vous vivez dans l’éternel présent?

— Non. Mais nous sommes débarrassés du relationnel transchronique. Tout ce que vous appelez la mémoire et les traditions. Un nom propre se réfère toujours à ces particularismes, il est donc clivant, en plus de n’être pas bijectif.

— Pardon?

— Vous ne connaissez pas vos mathématiques? Un identifiant correct ne peut correspondre qu’à un seul objet, dont il est forcément l’unique référence. Comment pouvez-vous prétendre, vous Terriens, que chaque être humain est unique lorsque des millions d’entre vous portent le même identifiant? Vous imaginez la pagaille si vous aviez la même approche des adresses IP?

— Nous ne parlons peut-être pas de la même chose, mais bref, fit Blankenborg. Votre âge?

— Dans votre concept de l’âge biologique, il m’est impossible de répondre. Mettons que 5 % de mes cellules ont plus de 2’000 ans et que les 5 % les plus frais sont de ce siècle. Nous nous renouvelons grâce à des biocultures et des échanges de cellules entre individus compatibles, vous voyez...

— A peu près.

— Vous n'en êtes pas loin non plus, d'ailleurs. La vie intelligente, dans ses diverses incarnations, ne réinvente pas la roue à chaque fois.

— Entre individus compatibles et... consentants, bien entendu? s'immisça le jeune Kirkholt, qui militait dans l'humanitaire.

— Bien entendu. Les individus non conditionnés au consentement forment moins d'un pour cent de notre espèce.

— Erreurs de programmation?

— Pas seulement. Il faut bien que quelqu'un soit capable de pensée créative. Mais un individu sur mille suffit largement à cette tâche.

— Et les autres, donc, ne font que suivre?

— Les autres sont heureux.

— Je présume, au vu de tout ceci, que je n'ai pas besoin de vous demander votre sexe, coupa Blankenborg avec un regard de biais à Bengtsen.

— Juste! La polarisation sexuelle est une survivance des temps prés-cientifiques. Elle disparaît en même temps que le modèle familial et la reproduction non contrôlée.

— Nous avons plutôt le sentiment que l'abolition de ces contingences libère la diversité sexuelle, rebondit Blankenborg, dont la nuque tondue et les manières abruptes en disaient assez sur sa propre *diversité*.

— C'est une illusion assez naïve, si j'ose me permettre. Nous aussi sommes passés par une phase arc-en-ciel où tout le monde s'inventait une identité sexuelle à la carte. Ne vous inquiétez pas: le carnaval précède toujours le grand carême. Maintenant déjà, ces fantaisies ne sont que des outils de lobbying et d'affirmation sociale. En dehors d'une infime minorité d'excentriques, personne n'y croit vraiment. Mais lorsque la révolution en cours sera accomplie, vous pourrez souffler. La lutte des sexes disparaîtra définitivement de vos préoccupations, chère Madame.»

Les deux mâles ordinaires de la police locale se regardèrent en réprimant un sourire.

Blankenborg s'était replongée dans ses notes. Elle reprit comme si elle n'avait pas entendu:

«Bon... Reste la question de votre origine.»

Un nouveau code QR, mais plus détaillé, apparut sur le front du patient.

«Vous pourrez transmettre une photo de ceci à votre institut d'astro-nomie. Je ne saurais être plus précis.»



Le préambule d'identification avait pris plus d'une heure. Blankenborg regarda sa montre en se mordant les lèvres. Elle avait déjà consommé la moitié du temps convenu avec le patient lors de leur tête-à-tête.

«Je n'irai pas par quatre chemins: êtes-vous seul ici, sur Terre?»

— Non.

— Combien êtes-vous?

— Cela dépend.

— De quoi?

— De ce que vous entendez pas «nous». S'il s'agit de mon espèce ou de tout le monde...

— Il y aurait donc plusieurs variétés d'intrus chez nous?

— Une bonne douzaine, pour autant que je sache. Et encore: on n'est jamais à l'abri des races sans signature physique.

— Donc, à votre connaissance...

— Je vous arrête tout de suite. Il y a au moins deux espèces cellulaires chez qui la notion de nombre est inopérante.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que l'individu, c'est... la population entière. Comme un organisme ou un essaim si vous voulez. Or ils sont répandus sur l'ensemble de la planète.»

Le visage de la dame commençait à montrer de l'exaspération. Pær le remarqua:

«Au risque de vous décevoir, nous sommes sans doute les plus nombreux et les moins intéressants. Nous sommes l'espèce la plus semblable à la vôtre. Votre avenir, en quelque sorte...

— Merci bien, marmonna Bengtsen dans sa barbe.

— Nous n'avons plus de temps pour les détails, recadra Blankenborg. Que venez-vous faire sur la Terre en général et dans notre pays en particulier?»

Tête d'ampoule fit mine de se tortiller sur sa chaise, comme s'il était gêné.

«Vous ne voulez pas nous le révéler?»

— Si. Mais je cherche le mot. Chiffonniers? Recycleurs? Non. Voici: *contrebandiers!*»

Face à la perplexité de ses interlocuteurs, il développa.

«Oui, je sais: vous espérez mieux. Une mission scientifique, ou une

invasion en bonne et due forme... Mais moi-même et mes camarades ici ne sommes rien de plus que des... petits trafiquants. Un peu chapardeurs, parfois. Eboueurs, même. Nous nous intéressons à certains produits dont vous ne savez que faire. Et nous vous en débarrassons en douce.

— Allons! Vous n'allez tout de même pas vous faire passer pour une organisation de charité, grogna Bentsen.

— Non, certes. Mais j'ose vous affirmer que sans notre action environnementale, vous auriez de sérieux problèmes d'écoulement et de recyclage.

— Quels sont ces produits?, demanda Blankenborg en le dévisageant d'un regard aigu.

— Eh bien — je ne parle que pour nous, les Têtes d'ampoule —, nous nous spécialisons essentiellement dans trois domaines: l'opium, l'or et, hum... les vêtements.

— Les *vêtements*? s'anima Kirkholt, qui aimait de toute évidence les habits signés.

— Oui. Les fripes, si vous préférez.»

Blankenborg foudroya le jeune policier d'un coup d'œil assassin.

«Procédons dans l'ordre, voulez-vous? Pourquoi ces trois domaines précisément?

— Enfin... parce qu'il y a de la demande. En premier lieu, notre population raffole de l'opium dans une optique à la fois festive et, disons, thérapeutique. Figurez-vous qu'il n'est pas facile de faire vivre vingt-cinq milliards d'unités sur une planète à peine plus grande que la vôtre...

— Pourquoi ne le produisez-vous pas chez vous?

— Parce que le pavot n'y pousse pas plus qu'autre chose. Il y a belle lurette que tous les végétaux d'origine naturelle ont disparu. On a certes des produits de synthèse, mais vous savez comme moi: rien ne vaut l'original! Vous iriez manger des tomates de Hollande, vous?»

Personne ne broncha. Pendant que Blankenborg notait quelque chose, Bengtsen en profita pour s'immiscer:

«Qu'est-ce qui nous dit que vous ne nous menez pas en bateau?

— Vous êtes policier, commissaire Bengtsen? Vous êtes-vous une seule fois intéressé aux chiffres? Depuis que les Américains ont repris pied en Afghanistan, la production a plus que triplé. Or elle aurait déjà suffi à transformer l'ensemble des habitants de votre planète en héroïnomanes. Il faut bien que le surplus soit ventilé quelque part...»

Bengtson voulut dire quelque chose, mais Tête d'ampoule anticipa:

«Oui, je sais: il y a les saisies, les cargaisons perdues ou larguées, le coulage général. Quelques pour-cent de déperdition, tout au plus. D'une manière générale, sitôt que vous vous mettez à produire quelque chose, vous le surproduisez jusqu'à épuisement, sans réfléchir, sans même savoir ce que vous faites. Drôle d'espèce! Quoique, vous avez des excuses. J'y reviendrai peut-être...

— Donc, si je comprends bien, vous nous «débarrassez» du gros de l'opium produit sur Terre?, demanda Blankenborg. Et tout le monde n'y voit que du feu, en particulier les narco-mafias. Qui comme chacun le sait adorent faire des cadeaux au premier venu.

— Exactement. Nous pouvons soustraire n'importe quoi à la gravité terrestre, sous vos yeux. Et les témoins — quand il y en a — sont si stupéfaits qu'ils la ferment, de peur d'être traités de fous.

— Y compris de tonnes de fripes?

— Des milliers de tonnes! Vous êtes-vous demandé une seule fois, jeune homme — vous qui êtes si *fashionable* —, ce que deviennent les t-shirts ou les blue-jeans que vous n'achetez pas? Avez-vous vu une seule fois les montagnes qui restent une fois que tout a été soldé, bradé et rebradé? Vous imaginez-vous ce que serait votre monde si nous n'enlevions pas les invendus saisonniers d'Adidas, H&M ou Nike? Trois Afriques ne suffiraient pas à les écouler, même gratis! Il y aurait des lambeaux de tissu sur chaque branche de chaque arbre de la Terre...

— Et qu'en faites-vous, là-haut?

— Oh... c'est que... Nous adorons les futilités. Nous ne pensons qu'à ça, même. Personnellement, ma garde-robe compte plus de 20'000 pièces de chez *Levi's*, alors que cinq suffiraient à m'habiller.

— On l'avait remarqué, marmonna Bengtson une fois de plus.

— D'autant que nous sommes isothermes. En réalité, nous fonctionnons plutôt mieux tout nus, mais que voulez-vous, le paraître! N'oubliez pas que nous sommes votre avenir...

— Bien, fit Blankenborg, sévère. Mais je présume que l'or correspond à des besoins un peu plus... sérieux.

— Sérieux? Mais je ne vous parle que du sérieux, là. *Fancy is the new essential!*

— Je voulais dire: plus concrets.

— Industriels ou scientifiques? Pas du tout! La biosynthèse, chez nous, remplace à peu près toutes les cases du tableau des éléments, or compris. Mais par quoi voulez-vous remplacer ça?»

Il entrouvrit le col de son polo sur une poitrine chétive de poulet où pendait une chaîne en or massif chargée d'un logo Bulgari géant d'une abouddhabesque vulgarité.

«Non, là, c'en est trop! s'écria Bengtsen en se levant. Je ne marche plus!

— Ah non? Pour une fois, une seule, allez voir les chiffres! Que représente la masse totale de l'or extrait sur Terre? Personne ne le sait. Mais on parle d'une pyramide de vingt mètres de haut, cinquante tout au plus! Vous voulez rire? On s'écorche les ongles à creuser la terre depuis la nuit des temps à cause de lui. Il est éternel, imputrescible, immuable. On n'égare pas les lingots d'or comme des stylos-bille. Et il n'y en aurait que le volume d'un immeuble, en tout et pour tout? La galaxie entière se tape sur les cuisses!»

Le grésillement qui lui tenait lieu de rire était si désagréable que ses trois interlocuteurs se bouchèrent les oreilles. Il se reprit:

«Remerciez-nous plutôt d'être là pour veiller sur les cours! Sans notre intervention constante, votre valeur refuge ne vaudrait pas plus cher que du laiton. Votre économie se serait effondrée depuis belle lurette... et votre civilisation avec. Tout ce que je regrette, vous concernant, c'est qu'on n'ait pas trouvé preneurs pour vos déchets nucléaires. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé!»

Blankenborg leva un sourcil.

«Ne me dites pas que vous n'avez pas remarqué le ballet d'*objets volants non identifiés* — comme vous les appelez, alors qu'ils sont tous soigneusement immatriculés — au-dessus de vos centrales et de vos silos de missiles? On a fait visiter, emporté des échantillons, vanté, filmé... Rien à faire. Trop dangereux! Trop dégueulasse, qu'ils disent tous. Mais je ne perds pas espoir.

— On devrait presque vous engager comme VRP, lança Bengtsen.

— Vous ne croyez pas si bien dire, commissaire! Regardez ce que vous avez fait sur Terre en deux générations seulement avec vos plastiques. Vous avez créé un continent de déchets, dans l'océan Pacifique! Tout ça parce que personne hors de votre planète n'en veut. Pas même ces horribles blattes de Regula, pourtant de vraies mange-merde! Si on ne vous trouve pas rapidement un marché de *dumping*, vous n'aurez bientôt plus un dauphin sans sa bouteille de *Sprite* dans l'intestin!

— Quand vous aurez fini de nous faire la leçon..., maugréa Bengtsen.

— Pardon! Ce n'était en tout cas pas mon intention. D'autant que ce n'est pas entièrement de votre faute.

— Que voulez-vous dire? demanda Blankenborg, qui ne laissait rien passer.

— Que si vous avez entrepris de transformer votre planète en cloaque puant, ce n'est évidemment pas dans l'intérêt de ses habitants. A-t-on jamais vu quelqu'un mettre ses lieux d'aisance dans sa chambre à coucher, s'il avait le choix?

— Cela se discute... Mais bon: ce serait pour quoi ou pour qui, alors?

— Oh, c'est une tout autre histoire. Nous autres, les Têtes d'ampoule, nous ne sommes que de braves maraudeurs. Mais vous avez des squatters bien plus sérieux, sur votre jolie boule bleue. Même de ceux qui se verraient bien prendre votre place...

/La suite au prochain numéro./

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Monsieur Léon, le meilleur ami du monde (1)

Si le nom de Léon Werth a survécu, ce fut longtemps pour la simple raison qu'il est le dédicataire, en tant que «meilleur ami du monde», du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Plus qu'un écrivain, Werth fut d'abord un témoin passionné et passionnant de cette seconde «guerre de trente ans», qui s'étala de 1914 à 1944.

Passer de Vialatte à Werth, c'est passer de l'eau au feu, du blanc au noir ou du coq à l'âne: je laisserai au lecteur le soin de choisir l'image qui lui conviendra le mieux. Si Vialatte était plutôt un réactionnaire colonialiste, Werth fut quant à lui un «anti»: antimilitariste, antipatriote, anticolonialiste, anticlérical... qui resta toujours en marge des partis politiques par souci d'indépendance: libertaire est sans doute le qualificatif le plus adapté à ce personnage hors du commun qui fut journaliste — une profession qu'il abhorrait —, critique d'art, soldat des tranchées, romancier, essayiste...

Entre sa mort, en 1955, et le début des années 1990, le nom et l'œuvre de Léon Werth disparurent purement et simplement de l'histoire littéraire. Dans les dictionnaires littéraires édités durant cette période, son nom n'apparaît tout simplement pas. Si ce n'est pas forcément surprenant pour le *Dictionnaire universel des littératures* en trois volumes, publié par les PUF en 1994, ça l'est davantage pour le *Dictionnaire des littératures de langue française*[1], en trois volumes également, qu'avait publié Bordas dix ans plus tôt.

Viviane Hamy, après avoir travaillé durant plusieurs années aux Éditions Phébus, décida en 1990 de créer sa propre maison d'édition. C'est après avoir lu — sans doute par hasard — une ancienne édition de *La Maison blanche* — le tout premier livre de Werth, paru en 1913 — qu'elle décida de le sortir de l'oubli: non contente de publier une dizaine de ses livres (dont un inédit), elle commanda à Gilles Heuré un «essai biographique», *L'insoumis. Léon Werth. 1878-1955*, sans lequel j'aurais été bien incapable de nourrir cette chronique autrement qu'avec Wikipedia!

Léon Werth est né en 1877 à Remiremont, dans les Vosges, dans une famille juive parfaitement assimilée. D'ailleurs il ne fera allusion à sa

judéité que lorsque le gouvernement de Vichy obligera les juifs à se déclarer comme tels à la préfecture de leur domicile, en juin 1941. Nous y reviendrons. Son père est commerçant en drap. Sa famille s'installa à Lyon vers 1885. Son père décède rapidement. Sa mère, Sophie Rauh, est la sœur du philosophe Frédéric Rauh (1861-1909), qui eut une certaine influence sur le jeune Léon et deviendra l'un des personnages de *La Maison blanche*. Werth est un élève brillant, qui effectue une année d'hypokhâgne en 1896 au Lycée Henri-IV, à Paris. Mais il décide d'abandonner ses études. Il s'intéresse à l'art. Au début des années 1900, il va voir celui qu'il considère comme un maître: Octave Mirbeau (1848-1917). L'auteur du *Journal d'une femme de chambre* est alors au faite de sa gloire et va prendre Werth sous son aile. À tel point que c'est Werth qui écrira les derniers chapitres de son roman *Dingo*, Mirbeau, malade, n'ayant pas la force de le terminer. Les deux hommes ne pouvaient que s'entendre: leurs caractères sont assez semblables, et Mirbeau va ouvrir à Werth la porte des revues et journaux dans lesquels il publiera ses premières critiques d'art et de littérature, et c'est encore grâce à Mirbeau que Werth rencontrera nombre de ceux qui furent ensuite ses amis, notamment Charles-Louis Philippe, l'auteur de *Bubu de Montparnasse*: c'est Philippe qui affubla Werth de ce surnom de «Monsieur Léon», juste pour énerver celui qui détestait autant les «Monsieur» que les mondanités. Pas de mondanités, donc, mais un «cercle d'amis» réunis à Carnetin, une maison louée cinq cent francs à l'année. On y trouve des écrivains et des artistes: Léon-Paul Fargue, Francis Jourdain, et surtout Charles-Louis Philippe et Marguerite Audoux, cette ancienne bergère devenue écrivain, récipiendaire du Prix Femina en 1910 — grâce à Octave Mirbeau — pour son roman *Marie-Claire*, qui sera l'une de ses plus proches amies.

Il n'aime pas la profession de journaliste, et rechigna à en faire un métier autrement que contraint par la nécessité alimentaire. Il écrivit dans *La Maison blanche*: «*Puis je fus journaliste. J'interviewai des assassins, des victimes, des grues, des escrocs — ce qui m'était égal —, des acteurs et des hommes de lettres — ce qui me répugnait.*» Il écrit dans de nombreux journaux et revues, et sa réputation de chroniqueur et de critique s'établit peu à peu. Car il ne mâche pas ses mots, et ses critiques sont cinglantes: il qualifie Maurice Barrès d'«onanistique», s'en prend à Claudel, dont «*son œuvre, sous la splendeur réelle de la*



forme, est plus vide de contenu humain qu'un vaudeville à tiroirs.», sans oublier de fustiger les prix littéraires: « *L'institution des prix littéraires est détestable. Elle encourage la littérature comme la charité encourage la misère. On nourrit quelques faux pauvres et on assassine les pauvres véritables et dignes. [...] L'académie Goncourt n'a pas donné son prix à Charles-Louis Philippe[2]. Et le comité du prix Nobel "récompensa" Sully-Prudhomme, dont les poèmes sont lus par des vieilles filles qui aiment les idées élevées.*» Et vlan!

En 1911, Werth, atteint d'une otite aiguë et d'un grave abcès à l'oreille, doit être hospitalisé. Cela lui donnera la matière pour son premier livre publié, *La Maison blanche* (1913). Puis c'est la guerre: Werth va devancer l'appel, pour aller «faire la guerre à la guerre». Il se croit «soldat de l'an II». Dès août 1914, âgé déjà de trente-six ans, il sera simple soldat dans l'infanterie. Démobilisé pour maladie fin 1915, il écrira en 1916-1917 le récit de sa vie de poilu d'après les notes qu'il a prises au jour le jour. Clavel soldat, qui paraîtra en 1919 fera scandale, tout comme Clavel chez les majors, paru la même année: point d'héroïsme ici, la bêtise est partout, chez les soldats comme chez les officiers — à quelques

rare exceptions près. Et si les Français de «l'arrière» attendent que les nombreux récits de guerre qui paraissent[3] soient tous une apologie du drapeau, de la patrie, et de la guerre elle-même, alors avec Werth ils en sont pour leurs frais!

Mais pour lui, la période qui suit la Première Guerre mondiale n'est pas la paix: à ses yeux la guerre ne s'est pas terminée le 11 novembre 1918, et il ne croit pas une seconde que ce sera «la der des ders», comme la propagande le répète à l'encan.

Nous reviendrons sur l'œuvre littéraire de Léon Werth la semaine prochaine. Mais pour terminer ce premier rendez-vous avec Werth, je ne résiste pas à l'envie de citer cet extrait du livre que Gilles Heuré lui a consacré, dans lequel il relève ce qu'était pour Werth la critique littéraire, et qui pourrait — en toute modestie — faire office de «manifeste» pour cette chronique:

« La critique littéraire, enfin, ne doit pas, pour Werth, se contenter de parler des livres à la mode ni des auteurs connus dont on devine qu'ils seront lus par les critiques contemporains, les augustes plumes de la grand presse qui les évoqueront à l'envi, ceux qui, comme disait Jaurès, se contentent de promener "leur âme au milieu des chefs-d'œuvre". La première règle d'un bon journaliste, s'il en est une au moins, selon Werth qui n'aime pas les règles, est de ne jamais parier sur l'inculture de ses lecteurs et de ne jamais miser sur leur indifférence à l'égard de ce qu'ils ne connaissent pas, mais dont rien n'autorise à penser qu'ils ne voudraient pas le connaître. »

Je n'aurais su mieux dire... tout en n'étant pas moi-même «journaliste», mais humble chroniqueur.

~~~~~  
NOTES

1. Ces deux dictionnaires me sont d'ailleurs fort utiles pour rédiger certains de ces chroniques...
2. Qui est mort entre-temps prématurément en 1909 d'une typhoïde compliquée d'une méningite, l'article dans lequel Werth fustige les prix littéraires datant de 1911.
3. Et ils sont nombreux, de [Roland Dorgelès](#) (*Les croix de bois*) à [Maurice Genevoix](#) (*Ceux de 14* est le titre générique des trois livres qu'il y consacra), en passant par [Georges Duhamel](#) (*Civilisation*), [Henry Barbusse](#) (*Le Feu*) et tant d'autres...

ENFUMAGES par Eric Werner

## Gênes: l'entretien de la maison

**On recommande souvent aux gens, lorsqu'ils veulent acheter une maison, de penser à ce que leur coûtera l'entretien. Ils ont peut-être l'argent nécessaire pour acheter la maison, mais ont-ils prévu les frais d'entretien? On pourrait donner ce même conseil aux décideurs publics.**

Vous décidez de construire des autoroutes et des ponts d'autoroutes, des autoroutes à deux, trois, quatre étages, des routes ordinaires à n'en plus finir, vous dites que vous avez l'argent pour le faire, c'est peut-être vrai. Mais avez-vous pensé aux frais d'entretien? Non bien sûr. Arrive donc ce qui était prévisible. Un pont d'autoroute s'effondre, quarante morts.

On parle ici des routes et des autoroutes, mais on pourrait aussi parler des voies de chemins de fer. Il est bien connu qu'en France, par exemple, le réseau secondaire est mal entretenu. Les trains ne peuvent donc pas l'utiliser correctement. Ou alors cessent tout bonnement de l'utiliser. Les sommes nécessaires pour leur entretien font défaut.

En Suisse même, il est courant d'entendre des ingénieurs se plaindre de l'insuffisance des sommes mises à leur disposition lors de la réfection ou de la transformation de certains ouvrages d'art[1]. Les politiciens, disent-ils, n'ont qu'une idée en tête: réduire les coûts. La conséquence en est que le travail ne peut pas être bien fait. Les ingénieurs ont un cahier des charges, ils font leur possible pour l'exécuter, mais leur possible ne veut pas dire l'impossible. Le cahier des charges reste donc inexécuté. Inexécuté car inexécutable. On s'expose dès lors à des risques d'accident. Mais les politiciens s'en fichent. De tels accidents, lorsqu'ils surviennent, ne surviennent que plusieurs années après. Parfois plusieurs décennies.

On ne dira bien sûr pas qu'ils sont consciemment programmés. Consciemment programmés, non. Mais les risques auxquels ils correspondent (risques consubstantiels à la sous-évaluation des coûts, lorsque celle-ci devient la règle) font partie d'une stratégie d'ensemble, stratégie aujourd'hui complètement assumée, celle-là même qui s'enseigne en première année dans les écoles de *management*. Maintenir les

personnels sous pression, les faire ainsi, en permanence, se confronter à l'impossible, c'est aujourd'hui très à la mode. Après moi le déluge.

A cet égard on pourrait faire *trois remarques*. Il y a bien sûr un problème de responsabilité individuelle, mais on aura compris que le problème est d'ordre surtout structurel. Il concerne l'idée qu'on se fait du service public, en même temps que de l'État qui en a la charge. Autrefois, plus ou moins jusqu'aux années 70 du siècle précédent, il était considéré comme normal que l'État contribue au bon fonctionnement des services publics (poste, téléphone, chemins de fer, routes, etc.). C'est lui qui comblait les éventuels déficits, veillant pour cela à mettre de côté les sommes nécessaires. L'argent public était là pour ça. Il servait à ça. Et en règle les usagers étaient contents. Ces services fonctionnaient plutôt bien. On notera également que les impôts étaient bien moins élevés à l'époque qu'ils ne le sont aujourd'hui.

La révolution néolibérale a remis tout cela en question. La notion de service public s'est aujourd'hui diluée dans le *New Public Management*, qui pose en principe que la poste, le téléphone et les chemins de fer sont des entreprises comme les autres, soumises à ce titre à des exigences de rentabilité. Elles doivent équilibrer leurs comptes, et si possible faire du bénéfice. Ce n'est plus aujourd'hui l'État qui subvient aux besoins des services publics mais bien l'inverse: les services publics qui subviennent aux besoins de l'État. L'État, il est vrai, continue occasionnellement encore à financer le service public, mais on considère que ce n'est pas là quelque chose de *normal*. Ce qu'il faudrait au contraire considérer comme normal, c'est que les entreprises de service public aident l'État à combler son propre déficit. C'est ce que font par exemple la poste et le téléphone. Ces entreprises soi-disant autonomes et désormais bénéficiaires (à quel prix? demandez-le aux personnels, dans une certaine mesure aussi aux usagers) reversent une part importante de leurs excédents à l'État-actionnaire. L'État voudrait bien que les chemins de fer fassent de même. Mais pour l'instant encore les chemins de fer coûtent à l'État davantage qu'ils ne lui rapportent. Cette situation ne saurait être que provisoire.

Il est bien évident que si l'on part de l'idée que les routes et les chemins de fer sont des entreprises comme les autres, il ne reste pas beaucoup de place pour une réflexion sur les risques d'accident liés au manque d'entretien des infrastructures routières ou ferroviaires, en même temps que sur ceux liés à une sous-évaluation des coûts. L'économie néolibérale n'est pas faite pour ça. Réciproquement, si l'on voulait



sérieusement réfléchir au problème et s'en occuper, cela passerait obligatoirement par une remise en cause du *New Public Management*. Il faudrait en revenir, en particulier, à l'idée, autrefois communément admise, selon laquelle certains domaines d'activité échappent à la loi de l'offre et de la demande. Il ne s'agit pas seulement de barrer la route aux privatisations. Les privatisations sont bien sûr ce qu'il y a de pire. Mais même lorsqu'il n'y a pas de privatisation, lorsque la poste, le téléphone, les chemins de fer, etc. restent dans le giron de l'État, le risque existe d'un arraisonnement du service public à l'économie de marché. C'est cet arraisonnement même qu'il faudrait empêcher.

C'est ma première remarque. La deuxième serait de dire que n'est bien sûr pas par manque d'argent que l'État n'entretient pas correctement ses infrastructures, mais parce que l'argent dont il dispose sert prioritairement à autre chose. A quoi au juste, vous n'avez que l'embarras du choix. Suivez un peu l'actualité. Demandez-vous en particulier pourquoi la pression fiscale n'a cessé au fil des ans d'augmenter au cours de la dernière période, au point que certains en viennent aujourd'hui à dire que l'État ne dispose plus aujourd'hui de la moindre marge de manœuvre. Après, les gens se révoltent.

Troisième et dernière remarque. On ne peut pas indéfiniment multiplier les réseaux d'autoroutes ou les voies de chemin de fer sans qu'à un moment donné on ne soit amené à dire: stop, arrêtons. Trop c'est trop. A Zurich, à ce qu'ils disent, pour alléger le trafic, le fluidifier, empêcher les automobilistes de perdre leur temps dans des bouchons, ils ont imaginé d'empiler les autoroutes les unes sur les autres. On les entend discuter gravement entre eux de cette question (sur les forums radiophoniques, par exemple). S'il faut s'opposer à de tels projets, ce n'est même pas pour des raisons financières. S'ils étaient *vraiment* utiles, on trouverait toujours l'argent nécessaire. Il suffirait de les prioriser. Non, c'est parce qu'ils ne sont pas *vraiment* utiles. Et même plutôt nuisibles. De tels projets encouragent à penser que la taille d'une population donnée peut indéfiniment s'accroître, et s'accroître encore, ce qui est faux. Ou que la mobilité est en elle-même une bonne chose, ce qui est plus faux encore (ou en tout cas très discutable). Là aussi, il y a des limites. Les gens seraient certainement plus heureux aujourd'hui s'ils apprenaient à moins bouger que ce n'est le cas aujourd'hui.

---

NOTE

4. Entretien privé.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

## Summertime blues, version helvétique

**L**ES TROIS LANGUIDES NON-AFFAIRES DE LA MI-ÉTÉ, OU COMMENT LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN DE SUISSE ROMANDE FONT UNE FOIS DE PLUS LA PREUVE DE LEUR INUTILITÉ.

Comment happer l'attention du chaland en tongs qui lèche sa glace au creux de l'été? En inventant des scandales, bien entendu. Trois «affaires» politico-médiatiques ont tenté de raviver l'encéphalogramme du Suisse romand absorbé par ses grillades et ses festivals. Mais leur traitement nous en apprend davantage sur le fonctionnement des médias et de l'officialité que sur les enjeux soulevés.

### FLIP

Twitter est une drôle de bac à sable où les apparatchiks les plus coincés se déboutonnent volontiers la chemise, parfois jusqu'en-dessous de la ceinture. M. Gerhard Pfister devait avoir attrapé une insolation lorsqu'il s'est pris au conseiller national socialiste Carlo Sommaruga en le traitant d'admirateur des dictateurs de gauche, de macho hypocrite et d'antisémite. On ne nous soupçonnera pas d'indulgence pour M. Sommaruga et ses certitudes d'idéologue. On ne nous soupçonnera pas non plus de pudibonderie en matière d'expression publique. Mais l'accusation d'antisémitisme peut être lourde de conséquences, surtout lorsqu'elle est réitérée de tête froide. Or M. Pfister a réitéré son attaque à la radio nationale, en soutenant que l'appel au boycott d'Israël était une preuve suffisante d'antisémitisme.

Qu'on puisse combattre (comme un Roger Waters, par exemple) la politique de cet Etat proche-oriental à cause des droits de l'homme et du sort des Palestiniens n'est évidemment qu'une hypocrisie, un alibi du racisme antijuif. M. Pfister est donc capable de lire et de juger les pensées intimes de son collègue socialiste: sans doute un effet collatéral de son insolation.

*Errare humanum est, perseverare diabolicum!* Les médias se sont emparés avec délectation de la dispute, jetant de l'huile sur le feu. Et flip... et c'est tout! Aucune réflexion de fond sur cette dérive, aucune condamnation politique. Car M. Pfister n'est pas qu'un troll survolté: c'est aussi le président suisse du PDC, le parti ultrapolitiquementcor-

rect des «valeurs de la famille». Qu'il ait fini par s'excuser n'atténue en rien le crétinisme dont il a fait preuve.

Il a au moins le mérite de nous rappeler que son parti uniquement désigné par son sigle *PDC*, mais qui s'appela jadis «démocrate chrétien», traverse un long désert de convictions et d'idées depuis que le Vatican ne lui dit plus ce qu'il faut penser et que cet aboiement inopiné de son chef ressemble fort au couinement d'un chien de compagnie en quête d'un nouveau maître.

## FLAP

Autre vedette du PDC, le conseiller national Yannick Buttet a défrayé la chronique voici quelques mois avec la révélation surmédiatisée de ses harcèlements à l'encontre du sexe protégé. Son incapacité à juguler Popaul lui a coûté très cher. Lynchage médiatique, *mea culpa* larmoyant, démission... Sa carrière publique semblait enterrée.

Mais c'était sans compter avec le *summertime blues* médiatique. Voici donc que le *Matin Dimanche* lui tresse à la mi-août sa couronne de martyr. Avec une sidérante complaisance, il laisse le harceleur infidèle et obsédé nous dérouler le récit de son «chemin de croix»! Après avoir pleuré sur ses victimes, les familles sont invitées à s'apitoyer sur le queutard. Qui est victime de quoi en fin de compte? Même un jésuite y perdrait son latin!

Le trafic d'indulgences du *Matin Dimanche* vaut celui des papes de la Renaissance. Il révèle même une semblable stratégie commerciale: on commence par flanquer la tête des pécheurs sous l'eau — jusqu'au bord de la noyade — pour ensuite mettre en scène leur rédemption!

Et flap! Les procureurs se transforment en avocats. *Buzz* à l'aller, *rebuzz* au retour. Quant aux principes d'éthique, de morale et de bon goût, on s'en tamponne dans les grandes largeurs!

## FLOP

A la mi-été, les parlements votent les lois impopulaires et les institutions évacuent leurs flops les plus compromettants. Le 10 août était la date idéale pour publier le résultat tant attendu de la première année de formation des imams à l'université de Genève: 2 diplômes seulement! *Le Courrier* nous rapporte avec une réserve toute *british* la langue de bois désarmante du responsable du projet, l'éminent professeur François Dermange:

«les participants ont énormément travaillé, mais une majorité n'a pas réussi à atteindre le niveau de français B2 exigé par l'université pour les formations continues.»

En clair: une majorité de candidats pour cette formation motivée par la volonté d'intégration des responsables religieux islamiques et payée par le contribuable ne satisfait même pas le critère d'intégration le plus élémentaire, celui de la langue. On n'ose imaginer le reste...

Ce n'est évidemment pas un échec, nous assure l'inénarrable Dermange, mais au contraire une incitation à continuer.

*Errare humanum est*, disions-nous...

La canicule et la «molle du Lac» font des miracles: personne ne relève, personne ne questionne le gouvernement genevois sur ses choix de principe et de personnel. Personne ne se demande comment on a pu confier un projet politiquement aussi délicat à une médiocrité morale et intellectuelle compromise dans le milieu académique en tant que plagiaire.

Pour notre part, nous avons dénoncé ce projet comme illusoire et condamné d'avance, tant à la radio que dans l'Antipresse (n° 92 du 3.9.2017). Nous étions bien les seuls!

Flip, flap, flop... Les «affaires» vont et viennent, accompagnées par le ronron paresseux et complaisant des médias de grand chemin. Eux qui aiment à se présenter (lorsqu'on les conteste par voie de référendum) comme la «conscience critique» de la société suisse n'émettent plus que des bruits de léchage et de succion.

Au lendemain de la disparition traumatisante du quotidien *Le Matin*, le moins qu'on puisse dire est que les survivants ne se démènent pas pour justifier leur existence. Ils ne devront bientôt plus leur survie qu'au besoin de l'État d'anesthésier sa population. Et aux subsides y relatifs.

## TURBULENCES

**Avertissement: en raison de la migration-mise à jour de notre site, les *Turbulences* (log.postach.io) sont momentanément inaccessibles depuis la plupart des navigateurs – smartphones mis à part. Nous vous prions de bien vouloir excuser ce dérangement!**

### MONTÉNÉGR0 | Une démocratie d'un nouveau type

Dans une récente interview sur la chaîne *Fox News*, Donald Trump a mis une fois de plus les pieds dans le plat en remettant en cause l'appartenance du Monténégro à l'OTAN. Pour lui, c'est risquer inutilement une troisième Guerre mondiale, vu le caractère agressif des Monténégrins! Manifestement, il ne connaît pas grand-chose de ce «*tiny*» pays de 650'000 habitants, mais il aurait raison de ne pas vouloir se mêler des affaires d'autres peuples, s'il parvenait à faire appliquer cette règle de façon constante par l'Oncle Sam et ses affidés de l'OTAN.

Trump se fiche bien que l'OTAN se vante d'avoir prétendument aidé cette nation de Slaves orthodoxes à s'affranchir de la tutelle du grand frère serbe pour devenir un pays indépendant en 2006 et rejoindre le club éclairé des *vraies démocraties occidentales*. Grâce à l'OTAN, le Monténégro aurait ainsi échappé à la mainmise des Russes qui, après avoir transformé cette côte dorée sauvage en un «Monte Carlo Negro», ont été soupçonnés de vouloir faire des Bouches de Kotor leur base en Méditerranée.

Parlons de démocratie! Sauf quelques éclipses, le Monténégro est tenu par le même homme et le même parti depuis plus de 30 ans. Milo Djukanović, qui a fait ses premières armes dans la Yougoslavie communiste et servi Milošević avant de lui tourner le dos, a assumé trois mandats de premier ministre entre 1991 et 1998, un mandat de président entre 1998 et 2002, trois nouveaux mandats de premier ministre depuis l'indépendance en 2006, pour être porté une nouvelle fois à la présidence en avril dernier avec des pouvoirs étendus. Parallèlement, il a été distingué en 2015 comme «l'homme de l'année du crime organisé» pour le brio avec lequel il dirige son empire mafieux de trafic de cigarettes.

Ce qui permet au sénateur américain McCain de qualifier l'expérience monténégrine de «*plus grand projet de démocratie européenne depuis la fin de la Guerre froide*». Même plus grand que le projet du Maïdan ukrainien, auquel il a aussi mis la main!

JMB 16.08.2018

#### SOURCES

- \* [Interview de Trump par Tucker Carlson](#)
- \* <https://www.washingtontimes.com/news/2018/feb/23/eu-beware-milo-djukanovics-mafia-state-montenegro/>
- \* <https://www.thenation.com/article/montenegro-natos-faustian-bargain/>
- \* <https://www.causeur.fr/montenegro-ue-otan-trafic-147818>

## Pain de méninges

### LE PROGRÈS, OU LE RAFFINEMENT DES VICES

— Sans approfondir ces questions sur lesquelles on pourrait discuter pendant des ans, j'admire, s'écria Durtal, la placidité de cette utopie qui s'imagine que l'homme est perfectible! — Mais non, à la fin, la créature humaine est née égoïste, abusive, vile. Regardez donc autour de vous et voyez! Une lutte incessante, une société cynique et féroce, les pauvres, les humbles, hués, pilés par les bourgeois enrichis, par les viandards! Partout le triomphe des scélérats ou des médiocres, partout l'apothéose des gredins de la politique et des banques! Et vous croyez qu'on remontera un courant pareil? Non, jamais, l'homme n'a changé; son âme purulente au temps de la genèse, elle n'est, à l'heure actuelle, ni moins purulente ni moins fétide. La forme seule de ses péchés varie; le progrès c'est l'hypocrisie qui raffine les vices!

— J. K. Huysmans, *Là-bas*.



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-le connaître autour de vous!  
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
<https://antipresse.net/dons/>  
<https://antipresse.net/drone/abonnement>